

Choses crues

André Lavoie

Volume 20, numéro 1, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (2002). Choses crues. *Ciné-Bulles*, 20(1), 34–37.

Choses crues

PAR ANDRÉ LAVOIE

«La pornographie, c'est l'érotisme des autres.» (André Breton)

Si François Truffaut était encore de ce monde, il se demanderait, les mains devant les yeux, quelle mouche a piqué les cinéastes européens, principalement français, eux qui ne cessent de repousser les limites de l'expression de la sexualité. En 1958, alors que **les Amants** de Louis Malle, avec une magnifique Jeanne Moreau résolument libertine, soulevait l'ire du Vatican et celle des associations catholiques françaises, le futur réalisateur de **Baisers volés** déclarait : «[...] l'acte sexuel ne peut pas être montré au cinéma. [Ce qui intéresse Malle], c'est de montrer avec le plus de vérité possible ce qui se passe AVANT et APRÈS l'amour, c'est-à-dire au moment où les deux partenaires se présentent à nous, humains à part entière, dans une parfaite concordance des corps et des âmes¹.»

Depuis quelques années déjà, cette concordance n'apparaît plus aussi limpide; il semble même s'opérer une réelle fracture entre la vision idéalisée de Truffaut et la manière frontale, directe, et volontairement provocatrice des réalisateurs d'aujourd'hui, faisant voler en éclats les tabous les plus tenaces. À croire que tous ont lu et relu Georges Bataille («Essentiellement, le domaine de l'érotisme est le domaine de la violence, le domaine de la violation².») pour s'acharner avec autant d'ardeur sur un spectateur qui ne sait plus trop à quel «sein» se vouer devant ce déballage intégral du corps de la femme et, de plus en plus, de celui de l'homme. Elles apparaissent d'ailleurs poussiéreuses et dépassées ces scènes à scandale d'un autre temps (Alan Bates et Oliver Reed complètement nus, et en clair-obscur, dans **Women in Love** de Ken Russell; Marlon Brando, Maria Schneider et une livre de beurre dans **Dernier Tango à Paris** de Bernardo Bertolucci; Kim Basinger et Mickey Rourke batifolant devant un réfrigérateur dans **9 1/2 Weeks** d'Adrian Lyne) face aux audaces récentes de Lars von Trier, Patrice Chéreau, Catherine Breillat ou encore Bruno Dumont.

Ce qui distingue ces cinéastes, ce n'est pas nécessairement qu'ils aient plus de talent ou de culot que leurs prédécesseurs. Chacun à sa manière, ils (et, de plus en plus, elles) déclinent la sexualité humaine sous des modes de moins en moins romantiques, montrant d'abord des corps rarement parfaits, et des âmes le plus souvent écorchées vives. Leurs personnages recherchent dans le sexe non pas une plénitude (telle que fantasmée par la révolution féministe et l'arrivée de la pilule) mais un refuge pour fuir un monde absurde, comme celui que dépeint David Cronenberg dans **Crash**. Ce désir désordonné, tous azimuts, devient ainsi «un projet de contre-société permanent»³.

En attendant le matin du grand soir de la sexualité triomphante et sans risques (le sida a sonné, temporairement du moins, la fin de la récréation), celle-ci s'étale dans un cinéma près de chez vous. Si vous n'avez pas encore vu passer cette vague déferlante, allant des **Idiots** de von Trier à **Romance** de Breillat, en passant par l'insupportable **Baise-moi** de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi (rebaptisé par des critiques exaspérés : «Thelma et Louise s'envoient en l'air»), il faudrait sérieusement songer à négliger quelque peu Meg Ryan...

Il y a fort à parier que l'actrice n'oserait faire à Tom Hanks ce que Kerry Fox accomplit (une fellation à Mark Rylance en gros plan, entre autres) dans **Intimacy** de Patrice Chéreau, ou encore Caroline Ducey dans **Romance**, plus ou moins manipulée pour les besoins d'un corps à corps maintenant célèbre avec Rocco Siffredi, star italienne de la porno. L'actrice française s'est prêtée aux pires pirouettes, ligotée par un vieux libineux ou dévouée jusqu'au ridicule à son amant impassible, voire impuissant. À la sortie du film en France, on a bien sûr parlé chiffres (24 centimètres, la longueur du sexe de Siffredi) et Ducey s'est répandue en complaints larmoyantes sur sa performance aux accents névrotiques : «Se retrouver devant Rocco comme cela, tout à coup, c'était trop de réalité. Il y a des choses que j'ai

1. Citation tirée des **Écrans du désir** de Jean-Luc Douin, Paris, Éditions du Chêne, 2000, p. 66.

2. BATAILLE, Georges, **l'Érotisme**, tiré d'**Œuvres complètes**, vol. X, Paris, Éditions Gallimard, 1987, p. 8.

3. Philippe Sollers, cité dans **les Écrans du désir** de Jean-Luc Douin, Paris, Éditions du Chêne, 2000, p. 8.



Intimacy
de Patrice Chéreau

faites dans ce film, je ne sais pas comment ni pourquoi. Et je n'avais surtout pas envie d'y réfléchir trop⁴.»

Les observateurs s'en sont bien sûr chargés à sa place, de plus en plus fascinés et perplexes devant cette recrudescence du cru, cette brutale franchise des cinéastes et le courage des acteurs à se mettre à nu — littéralement — dans des positions, toutes sortes de positions, guère avantageuses pour leur image de marque. Exit l'érotisme vaporeux des **Filles de Madame Claude**, d'**Emmanuelle** ou des nymphettes de David Hamilton, et bienvenue dans ce *no man's land* cinématographique où la porno et l'«auteurisme» se livrent une guerre des sexes d'un nouveau genre.

Romance fut l'un de ces champs de bataille, avec au centre la présence envahissante de Rocco Siffredi, plus habitué à se dévêtir qu'à se mettre à nu, un pornocrate aux dimensions éléphantiques dans le magasin de porcelaine du cinéma français de bon goût... Il servait, d'abord et avant tout, le propos résolument féministe de Catherine Breillat, elle qui veut débusquer, d'un film à l'autre, «l'énigme de la jouissance féminine»⁵. C'est sans doute ce qui choque les détracteurs de la cinéaste, bien plus que l'étalage de chair fraîche dont elle ne se prive pas, d'**Une vraie jeune fille** (sous le coup de la censure de 1975 jusqu'à 2000) à cette perverse et fausse dédicace que constitue **À ma sœur**. Sans vendre la mèche sur la finale de son dernier film (qui a cloué à son siège tous ceux qui l'ont vu), Breillat ose faire du viol un acte libérateur, de perversion complice, où la victime finit même par y trouver son compte.

Car les femmes de Breillat, et celles que nous montre l'excellent documentaire de Marielle Nitoslawska, **Bad Girls**⁶, revendiquent le droit au plaisir et connaissent le mode d'emploi pour faire fonctionner adéquatement, à plein régime, le joujou de l'homme-objet.

Et le joujou en question s'expose à tout vent, plus que jamais dans la mire des cinéastes qui trouvent là un nouveau territoire d'exploration et un moyen efficace de reculer davantage les frontières du bon goût et de la pudibonderie. Le danger de la castration (tel qu'illustré sans équivalent par Nagisa Oshima dans **L'Empire des sens** en 1976) semble maintenant dissipé puisque que l'homme n'éprouve plus, au cinéma du moins, cette angoisse de l'exposition, de la comparaison. Ce qui relevait du domaine du X passe maintenant pour une «performance d'acteur», mais surtout pour quelque chose qui fait bel et bien partie de la vie. Alors que chez tant de réalisateurs «le film s'arrête»⁷ (pour reprendre une expression de mon collègue Jean-Philippe Gravel à propos de Gilles Carle) pour laisser place à la sexualité, celle-ci s'insère maintenant avec une banalité qui frôle le dérisoire, comme, par exemple, chez Bruno Dumont. Dans **la Vie de Jésus** et **l'Humanité**, l'amour physique se situe sur le même plan que les balades en moto ou le temps qui s'éternise dans des cafés miteux: sans joie ni réel contentement.

6. On se souvient que Télé-Québec s'est couvert de ridicule au printemps dernier en refusant de diffuser le film, jugé trop explicite, même si le sujet l'exigeait! En octobre, heureux mais tardif revirement de situation, la chaîne présente le documentaire en version intégrale, non censurée, à une heure tardive, au moment où les enfants dorment et les adultes, occupés à tout autre chose...

7. GRAVEL, Jean-Philippe, «Pudding chômeur», **Ciné-Bulles**, vol. 15, n° 3, automne 1996, p. 6.

4. PLUSKIN, Fabrice, «L'horreur sexuelle», **le Nouvel Observateur**, n° 1776, 8 avril 1999, p. 52.

5. DOUIN, Jean-Luc, **les Écrans du désir**, Paris, Éditions du Chêne, 2000, p. 137.



À ma sœur
de Catherine Breillat

À l'opposé, mais avec une esthétique tout aussi rugueuse, très loin de l'imagerie publicitaire, des éclairages sophistiqués et des draps fraîchement lavés qui sont l'apanage des scènes d'amour dans tout bon film hollywoodien, Lars von Trier présente le sexe comme une véritable planche de salut, l'ultime rédemption, les violons et le petit déjeuner au lit en moins. Ce n'est pas en faisant des prières mais en couchant avec d'autres hommes, un peu partout et de toutes les manières, que Bess (Emily Watson) sauve miraculeusement celui que tous croyaient cloué à un lit d'hôpital jusqu'à la fin de ses jours dans **Breaking the Waves**.

Même libération psychologique à travers l'expression de la sexualité dans **les Idiots**, particulièrement au moment de cette étonnante partouze où de jeunes désabusés jouant aux retardés mentaux décident d'aller encore plus loin dans la célébration de leur supposée folie, pas complètement feinte par ailleurs. Une illustration parfaite des vertus «thérapeutiques» de l'orgie telle que définie par Georges Bataille: «Le mouvement de la fête prend dans l'orgie cette force débordante qui appelle généralement la négation de toute limite. La fête est par elle-même négation des limites de la vie qu'ordonne le travail, mais l'orgie est le signe d'un parfait renversement. Ce n'est pas le hasard qui voulut qu'aux orgies des Saturnales, l'ordre social fût lui-même inversé, le maître servant l'esclave, l'esclave étendu sur le lit du maître. Ces débordements tirèrent leur sens le plus aigu de l'accord archaïque de la volupté sensuelle et du ravissement religieux. C'est dans cette direction que l'orgie, quel que soit le désordre qu'elle introduisait, organisa l'érotisme au-delà de la sexualité animale⁸.»

Sans aller vers des débordements aussi excessifs, bon nombre de films récents ne font pas de cachettes sur la nature parfois bestiale qui teinte les rapports entre les personnages masculins et féminins. C'est d'ailleurs ce qui constitue le cœur même du dernier film de Patrice Chéreau, **Intimacy**, certainement son film le plus puissant et le plus pervers depuis **L'Homme blessé**, tourné en 1983. Qu'est-ce qui pousse Claire (Kerry Fox) dans le sinistre appartement de Jay (Mark Rylance, à défaut de Gary Oldman, pressenti par Chéreau mais refusant de tourner complètement nu devant la caméra) pour des parties de jambes en l'air filmées au plus près des corps, sans aucun romantisme? D'où vient cette femme, au demeurant sans aucun véritable *sex-appeal*? Où se sont-ils rencontrés? Que pensent-ils en s'agrippant l'un à l'autre avec autant de violence?

L'audace de Chéreau est d'avoir poussé le spectateur dans cette intimité sans vouloir l'expliquer, ni la justifier, du moins dans la première partie du film. Et de placer sa caméra là où seuls les pornographes osaient le faire avant, tout en nous éclairant, avec autant de brutalité, sur l'existence misérable de deux êtres qui, à défaut de s'aimer (ils détestent ce qu'ils sont, tout comme ce qu'ils font dans

*Pourquoi cette microscopie coloscopique? Breillat répond: «Parce que c'est nous, et que c'est une part de nous qu'on ne veut pas voir. Avant, on ne voulait pas voir une femme en mini-jupe, on s'y est habitué. Aliéner une femme, c'est facile, il suffit de décréter que telle partie de son corps est obscène, libidineuse, et qu'il faut la cacher. De cette "obscénité", on tire des lois. Moi, je suis puritaine, j'ai horreur de mon sexe. Alors que si on se met ces images devant les yeux, on finira par les regarder plus raisonnablement. C'est une question de dignité humaine. Ce n'est pas possible que l'on soit monstrueux. Dans **Romance**, je filme un accouchement en gros plan. L'accouchement, c'est notre part à tous. On vient tous de là. Alors pourquoi cette vision fait-elle horreur?» (PLISKIN, Fabrice, «L'horreur sexuelle», **le Nouvel Observateur**, n° 1776, 8 avril 1999, p. 52)*

8. BATAILLE, Georges, **L'Érotisme**, tiré d'**Œuvres complètes**, vol. X, Paris, Éditions Gallimard, 1987, p. 113.

la vie), se jettent à corps perdu dans une relation structurée (rendez-vous tous les mercredis) mais sans aucune chaleur humaine.

Guy Scarpetta avait bien raison d'affirmer que les créateurs, et les cinéastes dans le cas présent, sont condamnés, «dans le domaine de l'érotisme, à osciller sans cesse entre la vulgarité et la préciosité»⁹. Avec les nuances qui s'imposent, autant Breillat, von Trier, Chéreau ou Dumont peuvent être rangés du côté des «précieux», tandis que les bonzes de l'industrie du porno, tel que présentés par Marielle Nitoslawska dans **Bad Girls**, n'ont guère le temps de réfléchir sur la portée de leur travail, se contentant d'en retirer les énormes dividendes. Mais ce n'est pas tant l'ampleur de cette industrie tentaculaire du sexe aseptisé sur ruban magnétoscopique (et de plus en plus sur Internet) qui effraie, que son pouvoir d'uniformisation des fantasmes et des désirs. Un phénomène déjà bien présent dans la culture gay (l'adonis blond au regard creux et aux muscles proéminents à la cote, et elle est encore à la hausse!) et qui tend à se répandre à partir de la Californie; dans **Bad Girls**, l'anthropologue Bernard Arcand a le courage de sonner l'alarme et de regarder en face le phénomène grandissant de la consommation de matériel pornographique en tous genres, et pas seulement chez les hommes, comme le démontre ce documentaire.

Au rayon de la vulgarité bienheureuse, **Baise-moi** de Virginie Despentes et Coralie Trinh Thi remporte évidemment la palme, même si le film a eu droit à la défense passionnée de Catherine Breillat. Encore là, on peut sans

doute saluer le courage de deux réalisatrices qui en ont gros sur le cœur, surtout face aux hommes et se servent du cinéma comme exutoire pour leur couper les couilles. Est-ce à cause de leurs moyens somme toute limités, de la présence de comédiens plus habitués à simuler l'orgasme que la peur, d'une violence si démesurée qu'elle provoque davantage le rire que l'indignation, toujours est-il que le film ne méritait pas l'attention obtenue en France alors qu'au Québec on a évoqué le scandale outre-Atlantique pour mieux expédier la chose aux oubliettes.

Face à toute cette débauche (le jeu de mots était tentant...) d'images explicites, de scènes scabreuses, de visions quasi prises sur le vif, improvisées (ce qui n'était pas le cas dans **Romance et Intimacy**, où même les scènes les plus torrides étaient «chorégraphiées») d'actes autrefois perçus dans une lumière diffuse, le cinéma contemporain jette un regard cru, et même cruel, sur la sexualité, ses passions, ses dérèglements. Certains y voient un opportunisme financier — en France, la présence de Canal Plus est incontournable pour le financement des films et irions-nous jusqu'à dire que la télévision est le proxénète du cinéma? —; d'autres, l'avènement d'une franchise parfois dure à encaisser sur une chose, somme toute, parmi les plus naturelles qui soient. Le grand cinéphile que fut François Truffaut n'en reviendrait tout simplement pas alors qu'il prétendait, il y a sûrement des siècles (!): «Quelqu'un qui n'aurait connu la vie que par le cinéma aurait pu croire sincèrement qu'on donnait naissance aux enfants en s'embrassant sur les lèvres¹⁰.» Heureusement que Meg Ryan et Tom Hanks n'ont pas encore brisé nos dernières illusions... ■

9. LE GRAND, Eva, «Variation érotique: entretien avec Guy Scarpetta», *Spirale*, n° 149, juillet-août 1996, p. 11.

10. Citation tirée des *Écrans du désir* de Jean-Luc Douin, Paris, Éditions du Chêne, 2000, p. 14.

COUPON D'ABONNEMENT À LA REVUE CINÉ-BULLES

- ☐ Abonnement d'un an / 4 numéros
Québec et Canada: 22,95 \$ (taxes comprises)
À l'étranger 40 \$
- ☐ Nouvel abonnement
à partir du Vol. ____ n° ____
ou du numéro en cours ____
- ☐ Réabonnement

Nom: _____

Organisme ou compagnie: _____

Adresse: _____

Ville: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Abonnement-cadeau fait par: _____

CHÈQUE OU MANDAT À L'ORDRE DE L'ASSOCIATION DES CINÉMAS PARALLÈLES DU QUÉBEC
4545, av. Pierre-De Coubertin • C.P. 1000, Succursale M • Montréal (Québec) H1V 3R2
Téléphone: (514) 252-3021 poste 3413 • Télécopieur: (514) 251-8038 • Courriel: cinebulle@loisirquebec.qc.ca